

La publication que nous offrons aux lecteurs renferme, dans ce qu'elle a d'essentiel, l'œuvre poétique de Léon Valade. Une partie seulement avait paru de son vivant. Pour le reste, deux des plus anciens amis du poète, MM. Émile Blémont et Albert Mérat, l'ont recueilli avec moi, pour l'éditeur dont le nom est étroitement attaché à l'histoire de la poésie dans ces vingt dernières années.

C'est une tâche pénible et que l'on ne peut accomplir sans une profonde émotion, que celle de dépouiller les papiers laissés par un ami disparu : les fonds de tiroir brutalement vidés par la mort et violés par la lumière ; à côté du manuscrit déjà prêt pour le public, le bout de strophe qui chantait dans le cerveau, vingt fois repris, griffonné sur des coins de feuilles jaunies ou sur l'envers d'une lettre ; toutes les fleurs desséchées d'une pensée qui n'est plus, exhalant le parfum vieilli des souvenirs arrachés à l'ombre où ils dormaient. Il se dégage une impression singulièrement douloureuse des documents d'une vie éteinte : il me semble qu'elle a quelque chose de plus pénétrant, quand l'œuvre d'un artiste s'y ajoute aux intimités de l'homme, et que les ébauches restées informes, les travaux restés incomplets, mêlent à la mémoire de l'existence brisée les débris de l'œuvre interrompue.

Léon Valade n'a été, de son vivant, apprécié à toute sa valeur que par un groupe restreint d'amis et de lettrés. Il n'a jamais cherché la renommée : on pourrait presque dire qu'il l'a fuie : et peut-être, cependant, tel qui a fait tout d'abord un gros tapage autour de son nom, laissera-t-il après lui beaucoup moins que notre ami. Il a enfermé, d'une main singulièrement délicate, des sentiments exquis dans des vers achevés : il faut autre chose pour le bruit du moment ; mais cela suffit pour rester.

Il y a un caractère d'homme, qu'on rencontre parfois dans la grande famille des arts et de la pensée : je parle de ces esprits d'élite, aimant, sentant le beau comme personne, vivant pour lui et par lui, nés, à ce qu'il semble, pour se faire leur place du premier coup, mais qui paraissent mettre, à éviter le bruit, autant d'obstination que les autres en mettent à le rechercher.

Soit que leur délicatesse s'effarouche de l'âpreté laborieuse et des moyens bruyants nécessaires à la conquête du succès, soit qu'un esprit critique trop raffiné leur fasse trembler la main à la besogne ; ils abandonnent aux autres sans

regret, ou tout au moins sans effort, leur légitime part de renommée ; produisant peu, à loisir ; — prenant plaisir à disséminer ce qu'ils font, ou à s'effacer sous des pseudonymes, comme s'ils mettaient je ne sais quelle coquetterie à se faire retrouver par les dilettantes ; — satisfaits, si, après une existence remplie par l'admiration des maîtres et par les amitiés de l'intelligence, ils laissent le léger bagage d'œuvres achevées qui peut témoigner de ce qu'ils ont valu.

Léon Valade était de ceux-là. Il appartenait au groupe de poètes qui surgirent vers 1860, et qu'on a nommés les Parnassiens. C'était l'heure où une sorte de rumeur, encore confuse, annonçait dans la jeunesse le premier réveil après les huit ans de silence qui avaient ouvert l'Empire. On sait quelle réaction, au lendemain du 2 Décembre, avait étouffé, non seulement les passions de la veille, mais encore le mouvement de la pensée. L'auteur des *Fleurs du Mal*, dans une mémorable préface, a exprimé l'impression de profonde répugnance éprouvée par les hommes de sa sorte, devant les générations de jeunes vieillards que chaque année renouvelait. À une période d'exubérance avait succédé une époque de refroidissement analogue à l'époque glaciaire des géologues : seulement les

éléphants à long poil et les ours des cavernes, y étaient remplacés par des dramaturges bourgeois et par des critiques normaliens.

Je n'ai pas à rappeler quel tapage accueillit le premier groupe de jeunes poètes qui se montra sous l'Empire. Ce sont là des querelles déjà oubliées : les Parnassiens se sont fait leur place partout, jusqu'à l'Académie. Valade était Parnassien, et Parnassien convaincu ; mais il avait, dans le groupe, une figure à part. Qui l'a vu, ne l'a pas oublié : petit, frêle, souffreteux, frileusement blotti dans les trois tours de son cache-nez, avec une large barbe noire et de longs cheveux pendants dont un paquet, d'ordinaire, tombait obliquement en travers du front. Mais ce qui donnait son accent à la physionomie, c'étaient les yeux, des yeux bruns, un peu bridés, d'une étonnante expression, étrangement doux et fins, chargés de rêve, à demi éclairés d'un sourire mélancolique. À voir cette grande barbe et ces yeux orientaux, on eût dit de quelque poète Persan, de quelque descendant d'Hafiz et de Sadi, exilé et grelottant dans les boues parisiennes, et y portant tout l'hiver le deuil du dernier rayon de soleil.

De biographie, on peut dire qu'il n'en eut pas. Né en 1841 à Bordeaux, il était fils et frère d'hommes qui ont rendu de grands services dans l'enseignement des sourds-muets. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il devint secrétaire de Victor Cousin, au temps où celui-ci abandonnait Platon pour les beaux yeux des héroïnes de la Fronde. Il racontait gaiement les tribulations du métier : il s'agissait de recopier, au rabais, les lambeaux de phrase laborieusement éparpillés, travaillés et retravaillés par le vieux philosophe sur tous les bouts de papier qui lui tombaient sous la main. — C'était une position dont on se lassait vite. Valade n'y resta guères. Il entra jeune dans l'administration parisienne. L'Hôtel-de-Ville, vers la fin de l'Empire, couvait dans ses bureaux tout un peuple d'écrivains. Il ne se passait pas de jour qu'il ne laissât échapper par les fenêtres des volées de feuilles à en-tête administratif, chargées en contrebande de sonnets, de vaudevilles et même de terribles pamphlets politiques. La plupart quittèrent la maison au premier succès : Valade y resta jusqu'à sa mort ; il y avait trouvé la bouchée de pain qui permet de vivre pour l'art, le rêve et l'idée. Jamais on ne vit si étrange employé. Quand le Quatre-Septembre eut mis près du pouvoir nombre de ses camarades, ce furent eux qui le sollicitèrent d'en profiter, si discrètement qu'il

voulût le faire : il refusa net. Républicain ardent, et connu pour tel, il avait une répugnance insurmontable pour la doctrine des fureurs administratives.

En dehors de ce qu'il lui fallait donner à ce travail matériel, toute son existence s'écoula dans ce milieu qui n'existe qu'à Paris, dans ce monde libre et large ouvert des Arts et de l'Idée, où se sont rencontrés à une heure donnée, loin des coteries et comme au grand air de l'Agora d'Athènes, tous les ouvriers du grand labeur intellectuel. Il le traversa, aimé, apprécié de tous, autant pour la solidité de ses amitiés et sa loyauté d'or pur, que pour son rare et modeste talent ; — presque toujours escorté d'un groupe d'inséparables, attachés à lui par la sympathie dont il rayonnait ; — mêlant la rêverie féconde du poète aux habitudes réglées qu'ont volontiers les maladifs. Une vie passée de la sorte ; pour tout évènement des flâneries sans fin, dans les nuits de Paris, à travers les « rafraîchissantes ténèbres », comme dit Baudelaire, à l'heure où l'on ne rencontre guère dans les rues désertes que des poètes et des chats noctambules ; puis le travail que rien ne talonne, que berce une paresse de délicat, et qui peut dégager, caresser à loisir, sans souci des heures, l'œuvre commencée : voilà, avec les

échappées des rares jours de liberté, aux montagnes, à la mer ou en Italie, toute l'histoire de Valade.

Il a si bien décrit lui-même son caractère et son talent, que je ne puis mieux faire que de le citer :

Tant mieux pour les buveurs puissants, qui, d'une haleine,  
Sans voir la lie au fond, vident leur coupe pleine :  
Et libre au curieux, dont la passion bout  
Trop vive, de vouloir épuiser jusqu'au bout  
L'irritante saveur des voluptés goûtées !  
J'admire chez autrui ces fougues emportées,  
Par qui l'âme, impuissante à le jamais saisir,  
Poursuit avidement l'infini du plaisir,  
Jusqu'à ce que le doute ou le dégoût la blesse.  
— Mais un raffinement, qui peut-être est faiblesse,  
Pour moi met la plus forte attraction parmi  
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :  
Et les choses vraiment que je prise entre toutes,  
Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,  
L'accord lointain, qu'émiette une brise à son gré ;  
Le vers, lu par hasard, d'un poète ignoré,  
Les paysages vus en passant, et les fièvres  
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.

Le portrait que le poète trace de lui-même me semble une merveille : il est à coup sûr frappant de ressemblance. Qu'on n'aille point pourtant s'y méprendre, et confondre Valade avec une sorte de

gens dont il était fort éloigné. On connaît, en matière d'art et de doctrines, une race de gourmets littéraires, d'un goût si raffiné et d'un tempérament si frêle, que toute conviction arrêtée leur devient une naïveté grossière, toute œuvre puissante une brutalité insupportable. Ils ne peuvent se défendre d'être blessés par l'exubérance athlétique des grands génies comme par un excès de mauvais ton, et en viennent à prendre, pour un signe d'aristocratie intellectuelle, l'espèce de répugnance que tout ce qu'il y a de mâle inspire à leur délicatesse.

Quoiqu'on pense de ce genre, fort à la mode et bien prisé du public le plus distingué, ce n'était point du tout celui de Valade. Il savait, au contraire, concilier l'esprit le plus pénétrant, avec l'intelligence, ou plutôt la passion des œuvres et des pensées fortes. Je ne parle pas seulement de ses opinions. Républicain et libre-penseur, il a tenu à garder toute sa vie, sans bruit, mais sans l'ombre de faiblesse, la solidité et le courage de ses convictions. Pour les choses qui touchaient l'art et la poésie, il avait cette qualité rare entre toutes, qu'avec le talent et le sens critique le plus aiguisé, il restait attiré vers les idées hautes et robustes ; ce fut un raffiné, et jamais un dégoûté.



C'est cependant la délicatesse dans le sentiment et dans la forme, qui reste la marque de son talent. On le reconnaît rien qu'au choix des maîtres auxquels il revenait sans cesse. Je parle surtout d'Henri Heine dont il imita mainte fois les poèmes. Il excellait à traduire son rêve allemand coloré d'un esprit tout français, ses profonds sanglots brusquement interrompus par une étincelante ironie, et ses visions des légendes germaniques à moitié traversées par un rayon de lumière voltairienne. Valade avait, comme personne, l'incomparable légèreté de main, nécessaire pour saisir ce je ne sais quoi d'insaisissable, fait d'une simplicité si prodigieusement trouvée, et d'un sourire si cruellement douloureux. Une de ses premières œuvres fut une traduction de l'*Intermezzo*, en collaboration avec Albert Mérat ; une de ses dernières publications, un recueil des pièces du même poète sous le titre de *Nocturnes*. Il fut séduit aussi par la rusticité exquise de Burns ; et les trois chansons qu'il lui a empruntées, me paraissent autant de petits chefs-d'œuvre.

Les qualités qui l'ont attiré vers ces maîtres sont celles de toute son œuvre ; un sentiment

singulièrement affiné dans une forme étonnamment délicate. On y reconnaît, presque partout, la mélancolie profonde du rêve trompé par la réalité : mais c'est, chose rare ! une mélancolie sans pose et sans galimatias, n'ayant aucun rapport avec ces désespérances que les « décadents » riment dans une langue assez voisine, à ce qu'il semble, du haut allemand. Cette note triste est d'autant plus pénétrante, qu'elle est plus discrète, plus sincère et plus voilée. Nulle part, peut-être, son originalité n'est plus marquée que dans les pièces amoureuses. Est-il besoin d'avertir que sa Muse n'avait point la splendeur robuste des amours païennes ? Toute moderne, toute parisienne, on l'imagine d'après je ne sais quel bout de portrait délicieux qu'il a tracé un jour en huit vers :

C'était, du bout de la bottine  
Jusqu'à la pointe des cheveux,  
Une nature exquise et fine,  
Un corps délicat et nerveux :

Frêle instrument, dont la paresse  
S'éveillait dès qu'on y touchait  
Et vibrait sous une caresse  
Comme un violon sous l'archet.

Le titre de *Madrigaux amers*, que Valade a donné à quelques-unes de ces pièces, en rend bien

le double caractère de subtilité ingénieuse et de sensibilité aigüe. Ce sont des bouquets de fleurs frêles et malades, aux nuances fuyantes, à l'arôme léger, écloses entre deux pavés de Paris, et frissonnantes comme des sensitives. Il y a, ce me semble, quelque chose de tout-à-fait personnel, dans ces vers où une analyse singulièrement précieuse se mêle à un sentiment intense de douloureuse et inquiète tendresse. On dirait que le poète épris de la fragilité féminine, passionnément curieux et souffrant du monde de complications qu'elle renferme, met cette sorte de dilettantisme mélancolique qu'il donnait lui-même comme le trait marquant de son esprit, à savourer ce qu'il y a de plus délicat dans les blessures du cœur.

J'en ai dit assez pour faire comprendre que les qualités plastiques si développées dans la littérature moderne n'étaient point ses qualités maîtresses. Bien qu'il fût d'une école et d'un temps où l'on demande au vocabulaire toutes les couleurs de la palette, où l'on veut arrêter un contour et fixer une nuance avec des mots, c'était surtout le sentiment intime qu'il cherchait et qu'il trouvait dans ses paysages. Cela explique peut-être, comment, du premier coup, il a si profondément aimé et si bien rendu Venise. Ses poèmes vénitiens, les plus

importants, les plus développés de ses vers descriptifs, me paraissent remarquables entre tous. Il n'est pas de ville, à propos de laquelle les peintres et les poètes aient fait, à mon avis, plus de contresens, que l'étrange ville de l'Adriatique. C'est comme une rage de lui prêter le bariolage de Constantinople allumé avec le soleil d'Égypte, et de tirer, en son honneur, tous les feux d'artifice de la palette et du style. L'esprit discret et pénétrant de Valade était fait pour en comprendre les aspects, avec la justesse et le sentiment d'un Canaletto et d'un Guardi. Nul, peut-être, n'a mieux rendu la brillante douceur de sa lumière insensiblement voilée et le charme triste de ses palais délabrés.

Je donnerais une idée bien incomplète de son talent, si j'oubliais les pièces de circonstance, *Triolets* et *Gazettes rimées*, où le poète déguisé sous un pseudonyme, écrivait la chronique parisienne et politique. D'ordinaire, ces productions au jour le jour, si étincelantes qu'elles aient paru tout d'abord, se fanent en bien peu de temps, et font l'effet, au bout de quelques années, de ces colifichets des modes d'antan, qu'on retrouve tout passés et tout délabrés au fond d'un tiroir. C'est le secret des véritables artistes de leur donner le charme qui dure. Un quatrain peut être une œuvre achevée : et

la pointe d'une épigramme peut être assez bien trempée pour que les années ne l'émousent pas.

Non seulement on peut relire les chroniques rimées de Valade ; mais il nous a paru qu'elles formaient une des parties les plus originales de son œuvre. Comme c'était à la fois un poète très fin, et un esprit très français, il a semé de traits étincelants des pièces d'une grâce antique, et dignes de l'anthologie. Nul peut-être, n'a tiré meilleur parti de la vieille forme du triolet, si gauloise, mais si aisément fatigante et monotone entre les mains qui ne la manient pas avec une dextérité consommée ; il est même telle de ces pièces, comme celle qu'on trouvera, dans le second volume, sur Louise Lateau, la stigmatisée belge, où une pensée forte et haute se montre sous la raillerie la plus légère.

Un dernier trait est nécessaire pour achever la physionomie du poète. Valade savait comme pas un sa langue et sa prosodie. Il n'était pas du tout de l'avis des grands esprits qui jugent ces minuties de haut, et se trouvent trop pressés par la grandeur de leur conception pour chercher s'ils écrivent en français, ou si leurs vers tombent sur leurs pieds. Il estimait, avec quelque raison peut-être, que plus on

pense ou l'on sent fortement, plus on doit s'acharner aux moyens de traduire, dans toute leur force, le sentiment et la pensée. Les mots, comme les lignes, les couleurs et les sons, laissent trop facilement glisser entre eux l'idée, l'impression qui fuit, pour qu'un véritable artiste ait le droit de ne pas aimer et de ne pas connaître son outil. Ne serait-ce que par le dégoût douloureux que doivent inspirer à l'écrivain l'aspect embryonnaire et la figure méconnaissable d'une pensée mal rendue, on prend la passion et l'on acquiert le doigté de son instrument, toutes les fois qu'on a quelque chose à lui faire dire. Et il est permis de soupçonner les poètes qui se trouvent trop émus pour consentir à apprendre leur métier, de n'avoir au fond pas plus d'idées ni d'émotion, qu'ils n'ont de rime ou de style.

On connaissait la compétence de Valade en ces matières : il était consulté de toutes parts ; les plus experts attachaient une grande autorité à ses avis. Les débutants lui apportaient leurs essais encore maladroits, et plus d'un a appris de lui à manier les mots et les rythmes.

J'ai essayé de donner l'idée de ce que fut Léon Valade ; je l'ai essayé, sinon avec succès... comment

se flatter de fixer, du bout de la plume, une nature si fine et si complexe ? ... Du moins avec ce sentiment d'affection profonde, qui s'attachait de lui-même, non-seulement au caractère de l'homme, mais au talent du poète. Au surplus, voici deux volumes où on le trouvera tout entier. Le recueil de sonnets qui ouvre le premier (*Avril, Mai, Juin*) témoigne d'une amitié nouée sur les bancs du collège, et continuée jusqu'à la mort. Il est l'œuvre commune, et le début commun, de Valade et d'A. Mérat. C'était un début trop brillant, pour que sa place ne fût pas marquée en tête de notre publication. La personnalité poétique de Valade se montre tout à fait formée dans le recueil suivant, dont le titre *À Mi-Côte*, le caractérise si bien, comme dans les pièces, parues seulement dans divers journaux ou revues, ou encore complètement inédites, qui formeront le second volume.

Il me semble y reconnaître les qualités qui font vivre une œuvre. Dans les premières heures, l'habileté ou l'ardeur à éveiller l'attention du public, le goût, peut-être le travers du jour, font une bonne partie du succès. Puis le temps accomplit insensiblement son travail : les couleurs fausses déteignent ; les boursoflures tombent ; l'année qui vient apporte une mode nouvelle ; on s'étonne de ne

plus trouver à celle de l'an dernier que l'aspect lamentable des choses surannées ; et l'on voit émerger lentement, au milieu de réputations qui s'affaissent, l'œuvre longtemps caressée sans bruit, peut-être restreinte dans ses proportions, mais où un véritable artiste a mis tout ce qui est vraiment durable : un sentiment sincère dans une forme définitive.